

ait encore Fénelon; et c'était le cri d'un grand cœur et d'un grand et beau génie!

Ainsi, le religieux n'est plus esclave; il ne sert plus l'humeur, le caprice, les sens, l'orgueil ni les passions; il a foulé aux pieds ses tyrans. Il est libre; dans les voies sûres; car il obéit à la sagesse de Dieu; et il obéit pour se dévouer à toutes les œuvres utiles, à tous les sacrifices et à tous les travaux pour le bien éternel de l'humanité.

«Soldat, tu iras te placer à la tête de ce pont, tu y resteras; tu mourras, nous passerons. — Oui, mon général.»

«Telle est l'obéissance guerrière, *perinde ac cadaver*. Elle sert, elle meurt; et voilà pourquoi la patrie n'a pas assez de couronnes, n'a pas assez de voix pour célébrer son héroïsme et sa grandeur.

«Demain vous partirez pour la Chine; la Pésecution vous y attend, peut-être le martyre. — Oui, mon père.» *Perinde ac cadaver*; telle est l'obéissance religieuse. Elle fait l'apôtre, le martyr; elle envoie ses nobles victimes mourir aux extrémités du monde pour le salut de frères inconnus. Et voilà pourquoi l'Eglise lui élève ses autels, lui décerne son culte, ses pompes et ses chants glorieux.

Telle est l'obéissance demandée au Jésuite. Vous avez cru pouvoir la livrer à la dérision publique; il vous a plu de la mépriser; laissez-moi penser que jusqu'à ce jour vous ne l'aviez pas comprise.

REVUE DE L'ANNEE 1843.

Situation politique.—*Revue de la session.*—*Ce que sont les grandes affaires.*—*Progrès social.*—*Québec et Montréal.*—*Sinistres.*—*Les miracles de la vapeur.*—*Nécrologie de 1843, Sir Charles Bagot, M. Dufresne, etc.*—*Résumé.*

SUITE ET FIN.

Pauvre Québec! 1843 lui a enlevé sa dernière espérance, sa dernière illusion, et il ne lui reste plus qu'à se draper philosophiquement dans son manteau de brouillards, et assis silencieusement sur son rocher, à rêver à ses anciens jours de gloire et de puissance. Beaux jours en effet, où Québec, capitale de la Nouvelle-France, recevait les députations de cent tribus sauvages, qui venaient fumer le calumet de la paix avec ses gouverneurs et conclure des traités que célébraient le carillon de la cathédrale et les décharges d'artillerie, alors que le cliquetis des fusils et des épées se mêlaient au choc des tamahawks de parade. Beaux jours en effet et beaucoup plus récents, ceux où Québec, cité vice-royale, hébergeait dans ses murs le fameux lord Durham, voyait s'agiter dans son sein une petite cour toute dorée et parfumée, parader les gardes de la reine, qu'on lui avait données pour garnison; pouvait contempler dans sa rade une escadre entière dont le canon répondait chaque jour à celui de la citadelle, recevait les gouverneurs et les délégués des autres provinces qui venaient rendre hommage au vice-roi, ne respirait, en un mot, que les fêtes, le luxe, la splendeur et l'ambition dont l'exemple lui était si bien donné.

Par bonne chance que tout ce fracas-là ne fait pas exclusivement le bonheur, et qu'il en est des villes comme des maisons: ce ne sont pas toujours les plus bruyantes, les plus gaies, les plus opulentes qui renferment les familles les plus heureuses. Espérons que Québec, en participant plus que toute autre localité au mouvement paisible de régénération sociale qui se fait si bien sentir dans notre pays, réparera par son courage et son industrie les malheurs de sa position, et les outrages de la politique.

Ce mouvement social, sur lequel nous comptons si fort, a encore fait dans l'année dont nous faisons la revue un progrès marqué. L'idée avouée et systématique de la conservation de notre nationalité française, qui est au fond de ce mouvement, qui en est en grande partie la cause, aura, sans aucun doute, le fait lui-même pour résultat. L'établissement des sociétés de St. Jean-Baptiste par tout le pays a été la traduction matérielle de cette idée, le drapeau noble et saint sur lequel on a glorieusement inscrit cette pieuse et salutaire pensée.—Or, si 1842 a vu l'établissement de la société-mère à Québec. 1843 a vu aussi la propagation de l'institution dans les autres villes et dans plusieurs campagnes. La célébration de la fête patronale le 24 juin dernier à Québec, a de beaucoup surpassé celle de l'année précédente; elle a été des plus imposantes et universellement admirée. Quelques-uns des discours prononcés au banquet ont même obtenu au loin un certain retentissement.

Les sociétés de tempérance n'ont pas fait moins de progrès que les sociétés St. Jean-Baptiste; il faudrait être aveugle ou né d'hier pour ne pas voir quelle heureuse métamorphose elles ont fait chez certaines gens et dans certains endroits.

Les sociétés pour la répression du luxe... ma foi, nous ne savons trop ce que celles-là sont devenues; mais ce que nous savons c'est que la toilette de nos merveilleux semble avoir atteint son apogée d'extravagance, et ce qu'il y a de pis, c'est que tout le monde veut être merveilleux. Hâtons-nous d'ajouter comme un fait consolant que la partie la moins belle du genre humain s'est montrée beaucoup plus raisonnable que l'autre.

Tous nos jeunes gens, s'ils ne sont pas tout-à-fait le *petit homme gris* de Béranger, se distinguent à cette couleur, et l'étoffe nationale est dignement et bravement portée par la très grande majorité de nos étudiants et de nos commis.

Deux sociétés savantes se sont formées à Québec en 1843, et doivent leur existence en grande partie à ces mêmes jeunes gens.

Tout ce progrès, qui témoigne de l'intelligence et du courage moral de

notre jeunesse libérale, est due aussi à l'excellente éducation qu'elle reçoit dans nos collèges.

Bientôt la jeunesse des autres classes pourra aussi marcher sur un plan parallèle. Une nouvelle acquisition que Québec a faite l'année dernière servira à compléter ce qui manquait à notre système d'instruction publique. Les frères de la *Doctrina Chrétienne*, humbles et courageux pionniers de la science et de la religion, qui se postant aux frontières de l'intelligence et du néant conduisent de là l'humanité aux plus importantes connaissances: les frères de la *Doctrina Chrétienne* se sont établis à Québec, et cet événement l'un des moins observés de l'année 1843, est un de ceux dont nous tirons le meilleur augure.

Nous apprenons avec plaisir que St. Roch, ce nouveau Québec, qui s'étend avec tant de rapidité aux pieds de l'ancien, se prépare à se donner aussi ces excellentes institutions.

On sait que déjà St. Roch possède un vaste couvent destiné aux Sœurs de la Congrégation, et qui s'élève en face de la nouvelle façade de sa belle église, le tout construit ou du moins complété dans cette même année 1843. Il n'y a donc pas à douter que le nouveau Québec sera, plus encore que l'ancien, ce que tous les Canadiens doivent être: français et catholiques de fait comme de nom.

Somme toute, si notre ville ne s'est pas enrichie beaucoup en numéraire, du moins s'est-elle enrichie de bonnes dispositions et en institutions religieuses et libérales. Sous ce rapport, la nouvelle année est partie, aussi elle, sur un bon pied; elle s'est ouverte par deux souscriptions: l'une pour la construction de l'évêché; l'autre pour le retour des exilés politiques. Habituer le peuple à donner largement pour toutes ces sortes d'objets, c'est déjà un grand progrès dans son éducation morale et politique. Car les plus belles théories, les discours les plus patriotiques sont peu fructueux, lorsque l'argent, ce grand mobile des choses humaines, ne vient pas les secourir. On objectera peut-être qu'on épuiserait ainsi les ressources des pauvres familles, que les tems de détresse où nous sommes sont fort mal choisis pour tous ces objets. Nous pourrions d'abord répondre par le proverbe si juste et si touchant: La charité n'appauvrit point; mais d'ailleurs nous ne voyons pas que Québec ait droit de se dire pauvre; jamais hiver n'a été si gai, si bruyant, si dansant, si pimpant que celui qui vient de finir. Toutes les classes de la société ont pris part aux fêtes, aux divertissements, aux extravagances qui autrefois n'étaient l'apanage que du *haut ton*, toutes doivent prendre part à la bienfaisance et à la charité qui en sont les excuses.

La misère des classes pauvres n'a réellement pas été non plus aussi désolante que celles des années précédentes, ce qui, comme mille autres bonnes choses, est encore dû aux sociétés de tempérance et aux habitudes d'économie que l'expérience, cette rude maîtresse, nous a inculquées.

Montréal qui, dit un de ses journaux, est destiné à hériter de toutes les dépouilles de Québec, a déjà reçu en à-compte la pauvreté de nos basses classes, et si ces mêmes journaux n'ont rien exagéré, ce qui s'y passe dans certaines familles n'a point de nom. Cependant Montréal, plus que jamais se fait grande ville: le luxe et l'orgueil des hautes classes n'y a presque plus de bornes; la vanité et l'ostentation se montrent jusque dans le culte divin, et l'acquisition du carillon et de la cloche monstre de l'église paroissiale nous semble à nous une véritable monstruosité sous tous les rapports. Avec ce qu'a coûté de trop tout ce tintamarre, on aurait établi quatre ou cinq écoles de la *Doctrina Chrétienne* dans les campagnes. Mais enfin, chacun son goût, et il faut avouer que Montréal a quelque sujet de se rengorger; la ville et ses environs s'accroissent et se peuplent avec une étonnante rapidité. La misère que l'on a remarquée cet hiver ne prouve rien; c'est pour bien dire, une conséquence inévitable du mouvement des populations et des capitaux; les richesses ne s'accroissent ordinairement dans une ville que par l'industrie et l'activité de quelques individus; or, comme l'eau va toujours au moulin et le vent au brasier, ces quelques grandes fortunes absorbent bientôt celles, moins considérables, qui les entourent, et il se trouve en définitive que ce que possèdent les uns en superflu manque aux autres en nécessaire. Montréal ne pourra qu'augmenter chaque année; la richesse du pays qui l'entoure et qui est cultivé et peuplé à une si grande distance derrière lui, lui donne déjà un avantage marqué sur notre ville, des remparts de laquelle on peut voir la forêt qui se termine au pôle.—Montréal est de plus l'entrepôt entre le Haut-Canada et le Bas, entre les États-Unis et la province entière; il est même déjà, au préjudice de Québec, le principal dépôt du commerce transatlantique.

Tout cela s'explique aisément, et par la position géographique de notre rivale, et par les immenses sommes d'argent que la législature a de tout tems consacrées à son avantage exclusivement. L'Ouest a toujours été plus favorisé que l'Est sous ce rapport, et même depuis l'Union, de la très petite proportion d'argent appropriée aux améliorations locales dans le Bas-Canada, pas un denier peut-être n'a été dépensé dans le district de Québec.

On a ouvert un nouveau canal à Beauharnois et exécuté de vastes travaux sur ceux de Lachine et de Chambly, ceux du dernier seulement étant susceptibles de faire quelque bien à la partie Est du Bas-Canada. Il est inutile de rappeler en passant les scènes de sang et de discord que l'incurie du bureau des Travaux publics a permises parmi les ouvriers qu'il emploie. C'est là une bien triste page dans la chronique de l'année 1843; mais voyons aussi les autres désastres qui en ont marqué le cours.

Les incendies figurent au premier rang parmi les sinistres de 1843. L'incendie de Boucherville, d'un village entier, et d'un des villages qui s'appel-